



LA POUPEE QUI REPRESENTE
FLORENCE AUJOURD'HUI.

INCESTE POUPEE QUI PARLE.

IL AURA FALLU DES ANNEES A FLORENCE HIRIGOYEN POUR SE SOUVENIR
DES AGRSSIONS SEXUELLES COMMISES PAR SON PERE. IL LUI AURA
FALLU L'AIDE DE PETITES POUPEES POUR LES RACONTER. RENCONTRE.

PAR CATHERINE ROBIN PHOTOGRAPHE ANDREA MANTOVANI



REPRODUCTION DE LA CHAMBRE PARENTALE AVEC LE PORTRAIT DE FLORENCE AU-DESSUS DU LIT. À DROITE, FLORENCE DANS SON ATELIER.



LA COLLECTION DE POUPEES VENUES D'ALLEMAGNE ET L'UNE DE SES DEUX MAISONS DE POUPEES.



DERRIÈRE LES HAUTES GRILLES DE SON JARDIN, la maison de Florence Hirigoyen a quelque chose de spectaculaire. Belle et inquiétante, comme dans un conte. C'est ici, au pied du massif des Vosges, que cette femme de 52 ans, orthophoniste de profession, vit recluse ou presque. Cette demeure bourgeoise au charme fané n'est pas une maison de famille. Ce n'est pas entre ces murs qu'elle a été violée par son père pendant plusieurs mois, quand elle avait 4 ans. Mais c'est ici qu'elle essaie de se reconstruire, presque cinquante ans après.

Longtemps, Florence ne s'est pas souvenue. Ou plutôt, le cerveau de Florence s'est débrouillé pour ne pas se souvenir, en opérant ce que les psychiatres nomment une dissociation traumatique. « J'ai été violée par mon père entre mes 4 et 5 ans. À 6 ans, nous avons déménagé et ça s'est arrêté. Mais la peur était là, tout le temps. Et je me détestais sans trop savoir pourquoi. » La petite fille souffre d'énurésie (pipi au lit), elle peut passer des heures au coin, silencieuse, si « docile », si « passive » aux yeux de sa mère, juste « fracassée » en réalité. Quand elle grandit, son père, ingénieur, et sa mère, au foyer, souhaitent la voir devenir médecin ou infirmière. Elle choisit l'orthophonie, cette spécialité qui soigne les troubles de la parole et de la voix, sans percevoir à l'époque, bâillonnée par le trauma, le lourd symbole de cette orientation. Mariée à 22 ans à un homme « violent et manipulateur, mais qui ne touche pas les enfants », c'est huit ans plus tard qu'elle ouvre brutalement les yeux sur ce qu'elle a subi. « Mon aînée venait d'avoir 4 ans, l'âge que j'avais au moment des viols. Mon père, qui, je le précise, avait tenu à venir en salle d'accouchement et déclarait à qui voulait l'entendre, comme une boutade, qu'il était le père de mes filles, m'a alors lancé : "Tu ne pourras jamais couper les ponts avec moi, tes filles m'aiment trop." Ça a été une explosion dans ma tête. Donc il savait que j'avais envie de couper ? Il savait que j'avais peur de lui ? Sur le moment, tout est revenu. Les poils qui piquent,

“ JE ME DÉTESTAIS SANS TROP SAVOIR POURQUOI. ”

FLORENCE HIRIGOYEN

la sensation d'étouffement, les douleurs anales... Mon corps le revivait. Ce n'étaient plus des impressions désormais, je le savais. j'ai écrit à ma famille. Mon père est resté silencieux. Ma mère m'a répondu : "Tais-toi !" Ma grande sœur : "Tu es folle, ne sors pas les cadavres du placard !" Ma petite sœur : "Tu te trompes, c'est quelqu'un d'autre." Ma mère le savait. Pourquoi y avait-il uniquement une photo de moi, et pas de mes sœurs, au-dessus de leur lit ? Je pense d'ailleurs que ça a sauvé leur couple. J'étais devenue un objet de chantage pour ma mère, qui pouvait dire à mon père qu'elle le dénoncerait s'il l'abandonnait. »

Sans aucun soutien de ses proches, Florence coupe les ponts. Pendant dix ans. Jusqu'à son divorce, quand la nécessité financière l'oblige à reprendre contact avec eux. Pendant ce temps, elle fait plusieurs tentatives de suicide, sombre dans l'anorexie, enchaîne les nuits de cauchemars, fréquente bon nombre de médecins et de psychiatres, dont un la traite de menteuse. Son père meurt d'un cancer quand elle a 46 ans. Le chemin de la reconstruction peut alors commencer. « Jamais je n'aurais pu entreprendre quoi que ce soit de son vivant. J'avais trop peur. Je suis très admirative de celles qui en sont capables. » C'est au cours d'une formation professionnelle que se produit un déclic. « J'y ai appris que lorsqu'un enfant fait quelque chose qui vous exaspère, qu'il ne peut s'empêcher de le faire, c'est qu'il n'a pas résolu quelque chose, qu'il y a un manque,



LES POUPEES INCARNANT FLORENCE A TOUS LES AGES DE SA VIE. A DROITE, LE ROMAN-PHOTO EN CONSTRUCTION.



“ AVEC LES POUPEES, J’AI LE SENTIMENT D’ETRE DANS LA VERITE DE MON ENFANCE. ”

FLORENCE HIRIGOYEN

Un blocage. Je travaille régulièrement là-dessus avec les enfants en consultation. Je me suis dit : « Pourquoi ne l’appliquerais-tu pas à toi-même ? » Elle réfléchit alors à la meilleure façon de tendre la main à la petite fille qu’elle était. « J’ai essayé le dessin, mais représenter mon père me donnait la nausée. L’écriture, mais la parole sonnait faux pour moi. Aborder le passé par les mots alors qu’ils avaient été si absents les rendait trop distants ou les faisait partir en ville. Avec les poupées, j’ai le sentiment d’être dans la vérité de mon enfance. »

Les poupées. Florence adore les jouets anciens depuis toujours. « Mais pendant longtemps, j’ai tenu cette passion à distance parce qu’il faut bien être adulte. » Elle raconte aussi un souvenir. Elle a 7 ou 8 ans et joue dans la chambre de sa petite sœur avec des poupées en leur faisant mimer un acte sexuel. « Et là, je me vois me censurer, me dire que je suis en train de laisser voir ce qui est interdit, aussi interdit que d’en parler. Je me suis alors interdit de jouer. Comme je m’interdis aujourd’hui, lorsque je peins, de faire autre chose que des copies, car je sais que c’est toujours le viol qui apparaîtra sinon sous mes pinceaux. » Un soir qu’elle chine sur les sites de vente d’objets d’occasion, elle tombe sur deux poupées qui lui rappellent les visages de son père et de sa mère. Deux personnages d’une dizaine de centimètres de haut. « Et une machine à laver, comme celle sur laquelle mon père m’a violée la première fois. » Elle

remplit le bon de commande. Prémices tourmentées d’une impressionnante collection de poupées miniatures qui vont lui permettre de rejouer son enfance, afin, en partie, de l’exorciser. Elle aménage, dans l’une de ses chambres, un atelier où elle installe deux maisons de poupées, l’une pour évoquer le passé, l’autre pour le présent. Elle les décore avec ce qui lui tombe sous la main, chutes de papier peint récupérées chez Emmaüs, mobilier Playmobil, Sylvanian, Barbie... « J’ai commencé un premier épisode, raconte-t-elle. Puis un autre et encore un autre. Juste pour moi. En partant d’une phrase qui tourne en boucle dans ma tête, je prépare un décor, les personnages, et je me lance, sans rien écrire à l’avance. Je joue la scène comme si je ne savais pas ce qui allait arriver. C’est mon moi-enfant qui se met à agir. J’ai les mains qui tremblent. »

Elle photographie ses mises en scène avec son téléphone, à la lumière naturelle. Et compose peu à peu les pages de son « roman-photo » biographique sur un grand cahier d’écolier à petits carreaux. Elle n’a aucune intention de le publier jusqu’à ce qu’un autre drame vienne assombrir sa vie. Le suicide, à l’âge de 27 ans, de la nouvelle compagne de son ex-mari et mère de deux jeunes enfants. Comme un

écho à sa propre histoire de violence conjugale, cette mort violente la déstabilise et la persuade de vouloir partager son histoire. Elle envoie, quelques jours plus tard, un mail aux éditions des Arènes dont elle a vu qu’elles avaient déjà publié ce type d’ouvrages. L’éditeur la rappelle dès le lendemain. « La Maison de poupée », son livre, sort un an après, et Florence ne sait pas très bien comment elle va traverser cette soudaine mise en lumière. Elle qui vit à l’abri de ses semblables depuis tant d’années va devoir s’y frotter et quitter la compagnie silencieuse de tous ceux qui habitent ses nombreuses étagères, de Louise Bourgeois à James Baldwin, de Virginia Woolf à Mona Chollet. Mais comme Vanessa Springora ou Camille Kouchner, elle rejoint aujourd’hui toutes celles qui ont eu le courage de redonner une voix à la petite fille qu’elles ont été. « Ce n’est pas moi qui ai joué. C’est la petite Florence qui est tellement contente qu’on la laisse parler, et je suis si fière d’elle. » ●

« LA MAISON DE POUPEE », de Florence Hirigoyen (éd. Les Arènes).